

PHOTOGRAPHIE

VOX POPULI

Le groupe Vox Populi a présenté, en 1989, lors du cent-cinquantième de la photo, la première édition d'un événement en voie de devenir une biennale comparable au Mois de la photo à Paris ou au Fotofest de Houston. Marcel Blouin et Nicole Gingras, les principaux organisateurs de la prochaine édition, ont répondu à nos questions.

Sylvain Campeau : *On a commencé à connaître Vox Populi en 1989 avec le Mois de la photo à Montréal mais le groupe existait avant cela, non ?*

Marcel Blouin : Officiellement, Vox Populi, en tant qu'organisme à but non-lucratif, existe depuis 1985. Mais il y a quand même eu des activités avant cette date. À l'origine, le groupe n'était pas formé de gens exclusivement intéressés par la photographie mais par la communication en général : écriture, informatique, graphisme, vidéo, photo, etc. Des événements multidisciplinaires ont été organisés, touchant aux arts de la scène et aux arts visuels, Mais c'est le Mois de la photo qui est devenu notre principal événement !

S.C. : *Comment vous est venue l'idée de faire un tel événement? Quelles sont les raisons qui vous ont motivés à vous engager dans un tel projet ?*

M.B. : D'abord, il faut dire que nous n'avons rien inventé. Ce type d'évènement existait déjà. C'est en 1987 que l'idée a commencé à mijoter. À ce moment-là, Vox Populi était un regroupement de photographes. On connaissait alors le Mois de la photo à Paris. Par la suite, on a appris qu'il y avait des événements semblables, notamment la Primavera à Barcelone, le Fotofest à Houston, la biennale de Rotterdam. C'est en regardant et en étudiant ces événements qu'on a pensé que ça pourrait être une formule intéressante à Montréal. Avec le cent-cinquantième, l'occasion était belle de créer ce précédent à Montréal. D'autant plus qu'on avait le sentiment qu'il n'y avait pas suffisamment de diffusion de la photo au Québec.

S.C. : *La formule vous est apparue intéressante...*

M.B. : Tout à fait. Parce qu'elle était ponctuelle et parce qu'ouvrir une galerie ou un espace d'exposition, ce n'est quand même pas évident. Il y avait là la possibilité d'une plus grande accessibilité du médium. Mais le premier postulat, c'était qu'il n'y avait pas assez de diffuseurs, pas assez de possibilités de diffusion de la photographie à Montréal. Ceci étant dit, l'idée de relier autant d'institutions différentes autour d'un même médium demeurait quand même très abstraite. Cela ne s'était jamais fait à Montréal, soit autour de la sculpture, de la peinture, peu importe. C'était donc un défi intéressant.

S.C. : *En quoi le format de la prochaine édition s'écarte-t-il du premier ?*

Nicole Gingras : La différence est importante quant au travail de conservation. En 1989, par exemple, on avait reçu des propositions précises de l'extérieur. Nos propositions de conservation, on les avait placés dans les maisons de la culture. Parce que les galeries Skol, Dazibao et Articule voulaient présenter des artistes de leurs galeries. Cette fois, on a présenté le deuxième mois de la photo en privilégiant d'emblée trois thématiques. Lors du premier, on voulait surtout faire l'inventaire des ressources en photographie.

M.B. : On est devenu un peu plus exigeant en 1991. On suggère aux galeries des expositions et s'ils ne veulent pas de suggestions, on leur demande de s'intégrer aux thématiques existantes. Celles-ci seront réunies dans un catalogue qui deviendra un ouvrage de référence plus intemporel, toujours pertinent à lire, deux ou trois ans plus tard.

N.G. : Il n'y aura donc pas les cinquante expositions de l'évènement dans le catalogue mais peut-être vingt-cinq dont à peu près vingt produites par nous. Cela donne vraiment beaucoup d'espace à l'écrivain, aux collaborateurs et au travail du photographe. On prévoit un numéro spécial sur l'autobiographie, la photographie en Amérique latine, etc. Les quelques trente autres sont produites par d'autres institutions et peuvent ou non s'intégrer à nos thématiques.